

pas trop m'en plaindre, car ce larcin a tourné à l'avantage de cette chambre. Ce qu'il m'a volé, c'est l'histoire des confédérations helvétique et germanique ; mais, comme il a rapporté les faits d'une manière beaucoup plus habile que je n'aurais pu le faire, je ne m'en plains pas trop, puisque c'est la chambre qui en a profité. (Écoutez ! écoutez !) J'aurais eu quelque chose à dire sur les confédérations helvétique et germanique ; mais puisque j'ai été victime de ce larcin et que l'hon. député de Vaudreuil a si bien traité le sujet, je n'en dirai rien. Comme on le voit, c'est tout à l'avantage de cette chambre. (Rires.) Comme la question de confédération elle-même a été mieux débattue que je ne le ferais si j'entreprenais de la discuter, je me contenterai de répondre à quelques observations faites par différents membres du parti avancé,—du parti libéral par excellence. Contrairement à l'opinion de l'Eglise, ou du chef de l'Eglise, qui prétend que ce mot "libéral" ne peut pas s'allier avec la doctrine de l'Eglise, on a vu l'excès du libéralisme en cette chambre se faire le champion de l'Eglise et de ses ministres. (Écoutez ! et rires.) L'hon. député de Richelieu nous a fait en termes pompeux l'historique des bienfaits de l'Union des Canadas. J'avoue que j'en ai été étonné, car c'est la première fois que j'entends un démocrate,—un démagogue,—faire l'éloge de l'Union et des hommes publics que la nation a su mettre dans le temps à la tête de ses affaires. (Écoutez ! écoutez !) Il nous a dit que nous avions eu des hommes qui avaient su faire triompher les droits du Bas-Canada, des hommes qui ont su nous protéger et nous faire marcher dans la voie du progrès. "Nous les avons vus à l'œuvre !" nous a-t-il dit. "Voyez donc les progrès qu'a fait le pays sous l'Union ! Voyez donc notre système d'écoles élémentaires et notre système universitaire ! Voyez donc aujourd'hui l'établissement de notre ligne de vapeurs transatlantiques, qui servent à transporter nos produits en Europe et qui en rapportent les richesses de tous les pays ! Voyez donc le chemin de fer du Grand Tronc, ce magnifique ouvrage qui n'a pas son pareil dans le monde ! Voyez donc nos incomparables canaux, qui sont les plus beaux du monde !" — Vraiment, M. le PRÉSIDENT, je suis tout étonné d'entendre ces éloges sortir de la bouche de l'hon. député de Richelieu,—surtout l'éloge du Grand Tronc,—et en même temps je suis certain que tous les membres de cette

chambre ont été ravis de cette partie de son discours. (Écoutez ! et rires.) Et si on a pu regretter certaines autres parties de son discours, on a dû néanmoins se féliciter de ce qu'il s'était aperçu que les hommes de son pays et de son temps avaient fait leur devoir. (Écoutez ! écoutez !)

M. PERBAULT—Oui, mais ils auraient pu mieux faire encore.

M. DUFRESNE—L'hon. membre dit qu'ils auraient pu mieux faire encore ; mais il ne disait pas cela dans son discours, puisqu'il ne trouvait rien de comparable à eux, ni aux travaux et aux améliorations qu'ils ont faits. Eh bien ! en vérité, cela est consolant pour un homme comme moi, qui combat depuis des années le parti de l'hon. député de Richelieu, et qui le combattait parce que ce parti soulevait les préjugés populaires contre toute amélioration et contre toute grande entreprise. J'aurai occasion de faire voir à la chambre les moyens que ce parti employait pour exciter les préjugés populaires contre tout homme de progrès dans le pays, et de faire un rapprochement entre les préjugés qu'il soulevait il y a dix ans et ceux qu'il cherche à soulever aujourd'hui. (Écoutez ! écoutez !) L'hon. député de Richelieu a encore dit que depuis l'Union nous avions considérablement établi nos townships, et que c'est pour cela qu'il veut rester tels que nous sommes aujourd'hui. "L'Union n'a pas fini son œuvre !" dit-il. Il a raison. Seulement, il est malheureux que lui et son parti ne se soient pas aperçu de cela il y a quelques années ; il est malheureux qu'ils ne s'en aperçoivent que quand ils sont convaincus, avec tout le peuple, que des changements dans la constitution sont indispensables, parce que nous, Canadiens-Français,—minorité dans le pays,—ne pouvons pas faire la loi à la majorité. (Écoutez ! écoutez !) Je n'essaierai pas de soulever les préjugés populaires, comme l'a fait l'hon. député de Richelieu. Je ne veux pas le ravalier ni le condamner trop fortement, car il ne l'a peut-être fait que parce qu'il lui manque quelque chose dans l'organisation du cerveau ; mais je veux faire voir que ses prévisions de l'avenir ne valent pas mieux que les leçons de son expérience du passé. Nous l'avons vu chercher tous les livres de la bibliothèque pour nous démontrer, l'histoire en main, que le peuple anglais est le peuple le plus oppresseur qu'il y ait au monde, (écoutez ! et rires,) pour démontrer un fait qui n'est